

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

054
M543
Canadana

LE MENESESTREL.

PARTIE LITTERAIRE.

VOL. I.

QUEBEC, 7 NOVEMBRE, 1844.

No. 21.

SOMMAIRE :— LA JEUNE CAPTIVE.
(Poésie); UNE CURE MERVEILLEUSE. LE LIU-
TENANT DE L'AMPHITRITE, (Suite).

Poesie.

LA JEUNE CAPTIVE.

“L’epi naissant mûrit de la faux respecté ;
Sans crainte du pressoir, le pampre tout l’été,
Boit les doux présents de l’aurore ;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoique l’heure présente ait de trouble et d’ennui,
Je ne veux pas mourir encore.
Qu’un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort,
Moi je pleure et j’espère ; au noir souffle du nord
Je plie et relève ma tête.
S’il est des jours amers, il en est de si doux !
Hélas ! quel miel jamais n’a laissé de dégoûts ?
Quelle mer n’a point de tempête ?
L’illusion féconde habite dans mon sein.
D’une prison sur moi les murs pesent en vain,
J’ai les ailes de l’espérance ;
Echappée aux réseaux de l’oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s’élance.
Est-ce à moi de mourir ? Tranquille je m’endors,
Et tranquille je veille ; et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux,
Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.
Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J’ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.
Je ne suis qu’au printemps, je veux voir la moisson ;

Et comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante, sur ma tige et l’honneur du jardin,
Je n’ai vu luire encor que les feux du matin,
Je veux achever ma journée.
O Mort ! tu peux attendre ; éloigne, éloigne-toi ;
Va consoler les cœurs que la honte, l’effroi,
Le pâle désespoir dévore.
Pour moi Palès encore à des asiles verts,
Les Amours des baisers, les Muses des concerts ;
Je ne veux pas mourir encore.”
Ainsi, triste et captif, ma lire toutefois
S’éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d’une jeune captive ;
Et secouant le joug de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliais les accents
De sa bouche aimable et naïve.
Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux
Chercher quelle fut cette belle :
La grâce décorait son front et ses discours,
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d’elle.

ANDRÉ CHENIER.

UNE CURE MERVEILLEUSE.

Il était huit heures du soir. Le soleil lançait ses gerbes de feu à l’horizon et nageait splendidement dans la poudre et l’or. Ses rayons obliques, reflétés sur la nappe transparente de l’Odet, près Quimper, y étalaient une magnificence de tons vraiment féerique. A l’orient, la campagne bretonne disparaissait dans une ombre violacée, tandis qu’à l’occident elle chatoyait comme une émeraude. Le château de Saint-Aignan, de construction gothique, comme un dandy sur le retour, se dessinait à demi dans

un harmonieux clair-obscur.

C'était une soirée à pénétrer d'extase, d'enthousiasme et d'amour.

Vers l'extrémité orientale du parc de Saint-Aignan, deux jeunes femmes, appuyées sur le balcon d'une terrasse, à deux pas de l'Odéon, paraissaient absorbées dans la contemplation de ce superbe coucher de soleil. L'une d'elles pouvait avoir dix-huit ans ; elle était petite, toute pâle, toute frêle, toute suave, toute jolie ; son visage, accompagné de magnifiques cheveux noirs, était d'une blancheur pour ainsi dire brillante comme l'éclat d'une belle étoile. Elle se nommait Tullie de Saint-Aignan. Sa compagne était blonde ; elle avait l'air naturellement enjoué ; sa physionomie s'animait par instants d'un sourire moqueur qui lui seyait à ravir. C'était une de ces femmes charmantes, frivoles et spirituelles, qui se vantent d'être arrivées au scepticisme sur toute chose, et veulent désenchanter tout le monde, fût-ce même sur leur propre compte. Cette prétention n'avait pas lieu d'étonner chez Clémentine de Volvic : elle avait vingt-six ans, s'était mariée par convenance à un vicomte, vrai laird bas-breton, plus occupé de ses chiens de chasse que de sa femme, et avait eu, tant à Paris qu'à Quimper, plusieurs intrigues plus ou moins secrètes dans lesquelles tour à tour elle avait dupé et avait été dupé. Depuis lors, elle traitait les hommes comme des jouets, considérait la vie comme un persiflage, et, forte de sa vieille expérience (l'expérience est si souvent une impertinente fatuité !), elle se faisait un cas de conscience de dissiper l'illusion partout où elle la rencontrait.

Tullie, au contraire, la douce et rêveuse Tullie de Saint-Aignan, ne connaissait encore des choses de ce monde que la poésie qui s'en émane, que les vagues et secrètes aspirations de l'âme vers l'amour. Comme la Bretagne, sa tendre et sentimentale patrie, elle avait tout le charme d'une nature à la fois grave, mélancolique et délicieuse.

Le silence le plus absolu régnait depuis quelque temps entre les deux jeunes femmes, lorsque, sur l'Odéon, une voix s'éleva vibrante et épurée par la distance. Tullie tressaillit ; elle se rapprocha de la balustrade, se pencha, puis se redressa vivement. Clémentine sourit.

— Qu'avez-vous, Tullie ? dit-elle ; vous êtes toute singulière ; vous avez tressailli.

— Moi ! fit avec embarras la jeune fille ; puis elle reprit en se moquant d'elle-même :

— En effet ; et le soir, dans la solitude, je ne puis entendre chanter sans éprouver une émotion très vive ; c'est vraiment ridicule : je suis alors comme la sensitive.

— Avec cette différence, reprit malicieusement Clémentine, que la sensitive se retire pour éviter l'impression, tandis que vous, ma belle, vous vous avancez pour la mieux recevoir . . . Tenez, Tullie, continua-t-elle, sans être douée d'une intuition bien supérieure, je vois et je parierais que vous aimez.

La jeune fille comprima un mouvement d'impatience.

— Vous voulez rire, dit-elle avec une légère contraction de lèvres.

— Je parle très sérieusement, au contraire.

— Eh bien ! oui, j'aime ! . . . j'aime le vague frémissement des saules et des peupliers qui bordent cette rive ! j'aime la splendeur mourante de ce soleil, le doux frémissement de la brise, l'enivrement des parfums champêtres ! J'aime toutes ces harmonies de la nature qui s'exhalent comme un hymne d'adieu à la lumière ! J'aime . . .

— Mieux que cela, ou pis que cela, interrompit Clémentine . . . Vous aimez un homme, un homme aimable, beau, séduisant.

Tullie froissa convulsivement une branche de charmille. Sa pâleur était extrême, et ses yeux se mouillaient malgré elle. Cette investigation que Clémentine fesait impertinément sur son cœur, irritait sa susceptibilité ombrageuse. Cependant Tullie parvint à gagner un peu de sang-froid. En vérité, madame, vous allez m'intimider ; je vous prie de croire que mon cœur est plein d'indifférence, de paix.

— Montaigne eût dit : *peut-être*, et Rabelais : *que sais-je ?* moi, je suis sûre que non . . . Oh ! ne vous fâchez pas, ne fronchez pas ainsi le sourcil, écoutez-moi, écoutez une amie qui veut vous épargner bien des déceptions. Vous êtes jeune, Tullie ; Vous êtes pure, toute parfumée encore de ces douces croyances, premiers enchantements de la vie, brillante et candides illusions qui s'épanouissent à l'envie dans votre cœur de dix-huit ans, mais que les orages esleuilleront bientôt. Vous aimez et vous aimeriez peut-être bien des fois, ignorante que vous êtes, avant de savoir ce que sont les hommes, leurs paroles, leurs serments d'amour. Cette leçon

est souvent longue et déchirante ; elle flétrit la plus belle partie de l'existence. Avant d'arriver à l'expérience qui seule peut donner le calme aux âmes aussi ardente que la vôtre, il faut bien souffrir, mon enfant, répandre bien des larmes. Eh bien ! moi, je veux vous éviter ce cruel et long apprentissage, et vous affranchir par une seule épreuve de toutes celles qui vous menacent. Je veux vous guérir de votre amour. Oui, cette cure merveilleuse, je l'opérerai, et je vous rendrai le calme du cœur, qu'en vilain terme technique on appelle ataraxie.

Parmi ses amants, Clémentine avait compté un médecin et un philosophe. L'un des deux lui avait appris cette expression.

Tullie l'avait écoutée avec émotion, mais sans la comprendre beaucoup.

— Mais, madame, je vous le répète, je ne puis convenir . . . Je n'ai point d'amour.

— Vous niez encore ! . . . Faut-il dire son nom ?

— Madame !

— Faut-il vous dire que vous avez tressailli au son de sa voix, que vous l'écoutez encore en ce moment, et que le voici qui paraît en bateau, là bas, à la hauteur de la petite île des saules . . . Sans doute un rendez-vous . . .

Tullie se dressa dédaigneusement devant Clémentine, la joue pourpre, le regard brillant, et lui dit :

— J'ignore, madame, quels sont les motifs que vous pouvez avoir de me persécuter ainsi. Mais je dois vous dire que je trouve vos paroles tout au moins étranges, et que je m'en sens blessée. Cessons, je vous prie, de nous entretenir sur ce point ; autrement, je me verrais contrainte de me retirer.

Puis elle se laissa tomber sur une chaise, couvrit sa figure de ses mains, et s'efforça de refouler les larmes qui lui venaient aux yeux. Clémentine la regarda avec un mélange d'ironie et de compassion, et reprit bientôt, en appuyant sur chaque syllabe :

— Eh bien ! je persiste à vous dire que M. Eugène de Guybé a donné un rendez-vous ici.

Tullie releva vivement la tête.

— Mais il ne s'agit point de vous, reprit ironiquement Clémentine.

— De qui donc ? s'écria Tullie en se redressant avec agitation.

— De moi, répondit tranquillement la jeune homme.

Tullie parut atterrée.

— C'est impossible ! vous vous trompez, dit elle avec feu ; vous continuez votre plaisanterie

— Mon enfant, lui dit Clémentine, vous ne savez pas encore dissimuler : c'est là pourtant la première nécessité de notre existence dans le monde . . . Quant à ce rendez-vous, je ne plaisante ni ne vous trompe.

A ces mots, elle tira de son sein une lettre qu'elle remit à Tullie.

— Lisez, dit-elle en souriant ; la clarté de la lune sied bien à la lecture de telles missives.

La jeune fille lut ces mots :

« Madame,

« Puisque vous allez passer la soirée au château de Saint-Aignan, rendez-vous seule, à neuf heures, sur la terrasse au bord de l'eau. Soyez-y sans faute, je vous en supplie ! il faut que je vous parle, il faut que je vous voie sans témoins avant votre départ. Je suis malheureux ! je vous aime ! je vous aime comme un fou ! »

— Mais cette lettre n'est pas signée ! s'écria Tullie avec douleur.

— Vous soupçonnez ma véracité ? c'est mal. Ecoutez : neuf heures sonnent. Cette voix qui vous a tant émue, n'est-ce point la voix de M. de Guybé ? Et d'ailleurs, ne reconnaissez-vous pas son écriture ? ne vous a-t-il jamais écrit ?

— Jamais, balbutia Tullie.

— Quoi, pas même quelques vers ?

— Clémentine ! Clémentine ! vous êtes bien cruelle ! murmura Tullie en pleurant. Vous l'aurait-il dit ?

— Folle ! est-ce que ces choses-là se disent ? elle se devinent. Tous ces messieurs, même les plus anti-poétiques, se croient obligés d'assaisonner leur cour avec des vers. Pauvre ragoût, souvent ! mais enfin, c'est de mode ; et voilà pourquoi, sans doute, les volumes de poésie sont tombés en si grand discrédit : nous avons toutes bien assez de nos odes, de nos élégies, de nos romances personnelles, sans nous inquiéter des mille recueils de *bouts-rimés* qui se publient tous les jours. Il n'est pas jusqu'à mon mari vraiment, qui, avant notre *hyménée*, ne m'ait adressé une superbe tirade de vers alexandrins. Malheureusement pour ma vanité, j'ai découvert depuis qu'il avait emprunté ce chef-d'œuvre littéraire à un in 12 précieux intitulé : *Le livre d'Amour, ou Choix de Déclarations variées en prose et en vers*.

— Que vous êtes moqueuse ! Clémentine.

— Que vous êtes crédule, Tullie ! Tenez, je parierais, si vous voulez être franche, que par-

mi les vers que M. de Guybé vous a adressés, il y en a quelques-uns que je possède. Ce n'est pas vraiment que notre don Juan n'ait assez d'esprit pour en composer de nouveaux à chaque nouveau caprice, mais c'est que cet exercice serait par trop fatigant. Voyons, écoutez-moi bien, et répondez à mes questions : dites-moi si M. de Guybé vous a donné des vers intitulés, soit *Amour*, soit *Espérance*, soit *Soupir*, soit *Délire*, soit *Désespoir*, soit... ! Mais en voilà bien assez. Si, dans le nombre de ces titres, il ne s'en rencontre pas un correspondant à l'un des vôtres, c'est que M. de Guybé est l'homme le plus scrupuleux de la terre.

Tullie gardait le silence.

—Eh bien ! dit Clémentine,

—Eh bien ! répondit Tullie avec un tremblement nerveux que la jeune femme ne vit pas, il m'a adressé une pièce, sous le titre d' *Amour*.

Clémentine frappa dans ses mains en riant, et reprit :

—Cet *Amour*-là nous est commun, j'en suis sûre. Rappelez-moi les premiers vers. Surtout dépêchez-vous, car M. de Guybé ne tardera pas à être ici.

—Ils commencent ainsi, dit Tullie d'une voix altérée :

J'aime, et le plus doux nom que ma lèvre soupire,
Et la plus douce voix qui m'exalte et m'inspire,
Les yeux les plus divins, l'air le plus gracieux...

Clémentine interrompit et ajouta joyeusement :

—Je les connais ; ils sont détestables, et pourtant comme vous, je les sais par cœur ; écoutez :

C'est sa voix, c'est son nom et son air et ses yeux,
J'aime, et je veux aimer même sans espérance,
Et, dussé-je être en butte à votre indifférence,
Je vous révèle ici mon secret le plus doux :
J'aime, et celle que j'aime, ô mon ange, c'est vous.

—*Vous*, reprit Clémentine en riant, c'est aussi vague que possible. En effet, c'est aussi bien moi que vous, vous qu'une autre, une autre que moi ; cela ne peut-il pas s'adresser indistinctement à toutes les filles d'Eve ?

Infamie ! murmura Tullie.

—Bah ! ma belle, il ne faut prendre ni la vie, ni les hommes au sérieux, car alors on est infailliblement dupe. Il faut rire un peu de tout, effleurer dédaigneusement les passions du bout de l'aile, et toujours aimer un peu moins qu'on ne vous aime... Mais, à propos, reprit-elle, n'avez-vous rien donné à M. de Guy-

bé ?

—Peu de chose, répondit Tullie, ce matin quelques fleurs que j'avais à la ceinture.

—Celles qu'il portait à sa boutonnière, lorsqu'il est venu ce matin me voir chez moi... Un bouquet d'héliotrope, n'est-ce pas ?

—Oui, madame.

—Voyez donc le fat ! fit Clémentine un peu piquée peut-être, mais s'efforçant de en le point paraître. Oser se présenter chez moi avec le gage de tendresse d'une autre femme ! C'est pourtant alors que, ne pouvant m'entretenir seule parce qu'il y avait du monde dans le salon, il m'a glissé le mot décrit dans lequel il m'assigne un rendez-vous. Parbleu ! M. de Guybé, c'est d'une impertinence qui a peu d'exemples, et vous me paierez cela, je vous en réponds.

—Cela est triste ! cela est triste ! dit Tullie d'une voix sombre.

Pauvre enfant ! murmura la jeune femme en l'entraînant loin du balcon... Vous être divinement jolie, parfaitement digne d'être aimée, mais M. de Guybé ne vous mérite pas. Est-il un homme qui vous mérite ? Que sais-je ? Quand à lui, c'est un cœur usé, qui fait de l'amour un passe-temps ; c'est une âme incapable d'une forte passion, par l'habitude qu'elle a d'en éparpiller les étincelles sur son chemin. Pauvre enfant ! Dans les soirées que nous avons passées ensemble chez votre mère, où vient quelquefois M. de Guybé, ses regards vous ont fait pressentir tout un monde d'amour inconnu que vous avez voulu connaître. En un instant votre âme, si pleine d'ardentes aspirations, fut ravie et séduite. Moi, ... qui vous observais, je vous ai vue frémir au toucher de sa main comme une harpe effleurée par la brise ! Tullie ! le cœur de cet homme n'est plus jeune ; il ne pourra jamais vous rendre l'amour que vous lui donnerez. Renoncez à cette passion, mon enfant. L'amour-propre est le plus sûr correctif de l'amour. Restez ici, derrière ce massif de verdure ; vous entendrez ses aveux, ses serments ; vous serez indignée !... Oh ! vous souffrirez peut-être cruellement, mais vous serez guérie sans retour.

—Il vous aime donc bien ? dit Tullie en se tordant les mains.

—Comme il en aime tant d'autres, sans doute, peut-être un peu plus, parce que je pars après-demain pour l'Italie, et il qu'il a peur que je ne lui échappe. Il lui reste si peu de temps pour me circonvenir désormais, qu'il n'a

pas craint notre en trevue sur cette terrasse, dans la propriété même de votre mère. Tullie sachant bien que votre famille et la mienne, occupées à leur éternel whist, ne remarqueraient pas mon absence, et que je serais assez habile pour me soustraire à votre surveillance. Oh ! M. Guybé est un homme fort habile en matière de rendez-vous.

—Et vous êtes décidée, Madame, à le recevoir ici ?

—Pourquoi pas ? puisqu'il semble le désirer si vivement.

—Et vous ne voulez pas qu'il désire en vain ? reprit Tullie avec l'audace de l'amertume et du désespoir.

—Plait-il ? fit Clémentine en regardant fixement la jeune fille qui rougit et baissa les yeux.

Clémentine sourit, puis elle reprit :

—En vérité, vous ne raisonnez pas bien, ma toute belle : la douleur vous enlève toute logique et vous lance en des suppositions d'une hardiesse inaccoutumée. Si j'aimais M. de Guybé, si je voulais répondre à son ardeur, criez-vous là ! vous y aurais-je placée moi-même ? L'amour ne veut-il pas le mystère ? vse ferait-il un jeu d'une trahison ? Folle que vous êtes ! pour avoir osé me dire les paroles que vous venez de prononcer, vous la chaste et modeste Tullie, il faut que votre amour soit bien profond et bien vivace ; raison de plus pour vous efforcér d'en guérir . . . mais j'entends votre héros qui amarre son esquif ; il va escalader le mur, je remonte. Quand vous le jugerez à propos, vous viendrez à nous ; je vous permets cette petite vengeance. Adieu enfant.

Tullie sourit à navrer le cœur.

Et, svelte et légère, Clémentine remonta sur la terrasse. M. de Guybé y était déjà. C'était un homme de trente-deux ans environ, d'une figure intéressante, taille parfaite, d'une tenue de bon ton ; un de ces adeptes de la *fashion* qui, à force d'étude et d'art dans leur coquetterie quasi-féminine, ont acquis l'élégance la plus naturelle, la simplicité la plus recherchée. Rien ne leur manque, ni les grâces du corps, ni les charmes de l'esprit, rien qu'un peu peu cœur. Les femmes en raffolent d'ordinaire, les femmes de cœur surtout, comme pour se soumettre à un système de compensation et d'antithèse que l'on remarque inévitablement quand on scrute les mystères de notre pauvre humanité.

M. de Guybé était un véritable dandy pari-

sien, égaré pendant les beaux jours au sein des campagnes qui l'avaient vu naître, et où sa famille châtelaine habitait un manoir féodal, à peu de distance du château de Saint-Aignan.

Dès qu'il aperçut Clémentine il s'avança vers elle et la prenant par la main : — Que vous êtes donc bonne d'être venue ! dit-il.

—Avouez que vous n'y comptiez guère, Monsieur ?

—Je l'espérais, dit-il d'une voix passionnée.

—Allôis, vous n'êtes pas trop fat.

—Toujours railleuse, dit-il, et la faisant asséoir doucement . . . C'est singulier, vous m'imposez tellement, que je suis à vos côtés, comme un enfant.

—Ce n'est guère dans vos habitudes, n'est-il pas vrai, de trembler devant une femme ?

—On les oublie toutes quand on est près de vous.

—Vous êtes d'une galanterie ! . . .

—Et vous d'une froideur impitoyable ! Clémentine ! Clémentine ! dit-il avec vivacité ; sommes-nous donc ici dans le monde ? Pourquoi cette guerre de convention et de scepticisme railleur ? Ne vous sentez-vous point émue devant cette nature qui s'évanouit ? Oh ! loin de nous l'étiquette de nos sociétés importunes ! Dans cet endroit solitaire, au milieu de cette ombre, ne comprenez-vous pas que l'esprit doit faire silence et le cœur seul parler ? Aimons-nous ! aimons-nous ! reprit-il en l'embrassant au front, par surprise.

En cet instant il se fit un froissement de feuilles au pied de la terrasse.

—Qu'es-ce ? murmura M. de Guybé en prêtant l'oreille . . . nous épierait-on ?

Il se leva pour aller voir ; mais Clémentine le prévint en lui disant de rester tranquille. Elle fut bientôt de retour et lui donna l'assurance qu'ils étaient seuls. La jeune femme avait vu, dans l'ombre, les yeux de Tullie briller d'un éclat surprenant.

M. de Guybé reprit :

—En vérité, Clémentine, je vous aime comme un fou, comme je n'ai jamais aimé de ma vie ! Et, tenez, c'est à ce point, que, si vous partez, je vous suivrai !

—En Italie !

—En enfer, si vous y allez !

—Dieu merci ! je ne vais pas si loin.

—Je ne sais quelle magie vous avez employée, ma jolie fée ; mais vous m'avez ensorcelé. Vivre sans vous me serait désormais

impossible !

— Pour le quart d'heure ?

— Pour jamais.

— Pour jamais ! . . . Ah bah ! . . . Et mon mari ? fit-elle, en feignant l'esfroi.

— Que m'importe ! vous m'aimez et vous ne l'aimez pas. Je le tuerais s'il soupçonne notre liaison.

— Voilà qui demande de grandes réflexions. Et, d'abord, je ne vous ai pas encore dit que je vous aimais : vous ne me déplaitez pas, voilà tout.

— C'est fort honorable assurément, dit M. de Guybé piqué, je croyais vous inspirer mieux que cela.

Clémentine, voyant qu'elle l'avait choqué, et ne voulant pas que cette scène se terminât ainsi, reprit :

— Et, d'ailleurs, vous-même qui me parlez d'amour avec tant d'éloquence et d'ardeur, croyez-vous que je puisse être bien fière de celui que je vous inspire ?

— Que voulez-vous dire ?

— Je ne parle pas du passé, d'où je pourrais évoquer des rivales sans nombre ; c'est là une manière de se tourmenter par trop candide ! mais je parle du présent. Suis-je en nombreuse compagnie dans votre cœur, monsieur ?

M. de Guybé parut embarrassé de cette question. Il garda une seconde le silence, puis il dit avec résolution :

— Je suis incapable de mentir, madame ; vous êtes la seule que j'aime, mais vous n'êtes pas la seule à qui je le dise.

Clémentine sourit.

— Fort bien, dit-elle ; vous appelez cela être inconstant, mais fidèle. A mon tour, je vous assure que c'est très honorable pour moi.

M. de Guybé parut enchanté du résultat de sa franchise calculée. Il vit de la jalousie dans les dernières paroles de Clémentine et se crut aimé : la vanité est si crédule !

— Oh ! croyez-moi, je vous aime ! s'écria-t-il en se mettant à deux genoux devant elle. Que m'importe le reste ? Pourquoi me parlez-vous si froidement, Clémentine ? La vie est-elle toujours si précieuse, qu'il faille en sacrifier de gaîté de cœur les instants les plus beaux ? Laissez-vous donc aimer ! laissez-vous donc enivrer des voluptés qui bouillonnent dans tous mes sens ! Ma Clémentine ! ma bien aimée ! mon ange ! oublions le passé, écartons l'avenir, vivons dans le présent . . . Le présent, c'est la

joie, c'est le bonheur ! . . . C'est moi qui me prostre, ne à tes pieds, qui ris et qui pleure, et qui voudrais dérober le feu céleste pour t'animer, froide et dédaigneuse femme, comme Pygmalion anima sa statue.

— Une bonne tirade, pensa Clémentine. Puis, avec une expression mélodieusement satanique, elle se pût à dire à haute voix :

— Ah ? monsieur de Guybé, si Tullie vous entendait !

M. de Guybé regarda Clémentine avec stupefaction.

— Que me parlez-vous de Tullie ? dit-il légèrement décontenancé . . . Par quelle bizarrerie me rappelez-vous cette jeune fille, élégie vivante, à laquelle un homme fait attention quand il n'a rien de mieux à faire ? N'est-ce pas toi que j'aime, Clémentine ?

— Non, monsieur, ce n'est pas moi que vous aimez, c'est elle : vous le lui avez dit, du moins ; vous lui avez adressé vos regards et vos paroles d'amour. Prenez garde, ajouta-t-elle en se levant avec un enthousiasme subit et irrésistible, il y a une âme de feu sous cette frêle enveloppe de jeune fille.

— Pur enfantillage que tout cela, Je vous jure. Un soir, j'avais été reçu de vous avec indifférence, et je suis allé vers elle . . . Simple vengeance, en vérité ! . . . Je n'éprouve aucun désir pour elle ; j'étais même à cent lieues de son souvenir.

— Pourtant elle vous touche de bien près !

— Comment cela, madame ?

— Vous avez encore à votre boutonnière le bouquet d'héliotrope qu'elle vous a donné ce matin.

— Ah ! ces fleurs ? fit M. de Guybé avec un redoublement de stupefaction . . . je les avais oubliées . . .

Il prit le bouquet dans sa main et regarda Clémentine d'un air d'embarras et de surprise qui faillit arracher un éclat de rire à la jeune femme . . .

— Mais comment savez-vous que ces fleurs me viennent de Tullie ? demanda M. de Guybé, remis de son étonnement.

— C'est mon secret . . . Vous tenez beaucoup à ces fleurs ?

— Pas le moins du monde.

Il les jeta dans la rivière.

— Voyez, dit-il, comme dispersées sur l'eau, elles passent vives au gré du courant.

— Comme vos amours, monsieur.

Au même instant, un bruit extraordinaire s'éleva, semblable à un râle, du pied de la terrasse.

—Avez-vous entendu, Monsieur ? s'écria Clémentine à son tour, il y a quelqu'un qui nous écoute !

—Malheur ! alors, malheur !

—Taisez-vous et laissez-moi !

Elle se détacha des bras de M. de Guybé et courut au pied de la terrasse.

Il y eut un moment de silence profond. Et bientôt un cri déchirant se fit entendre :

—Morte !

—Qui donc ? demanda M. de Guybé avec épouvante.

—Tullie ! Tullie ! monsieur. Nous avons joué tous les deux avec le cœur de cette jeune fille ; vous en lui mentant, moi en voulant la guérir d'un fol amour. Oh ! c'est horrible !

—Que dites-vous ? s'écria M. de Guybé en sautant au bas de la terrasse.

—Tullie est morte ! répondit Clémentine en sanglotant ; et c'est nous, monsieur, qui l'avons tuée.

Tous deux tombèrent à genoux près du corps inanimé de Tullie, et y restèrent accablés de douleur et d'étonnement.

Dix heures sonnaient ; la nuit était calme et pure, les saules et les peupliers frémissaient délicieusement. On n'entendait plus le chant du rossignol ; mais la cloche lointaine dans la vallée bretonne, soupirant comme une âme errante, semblait tinter un glas de mort. Tullie, guérie des souffrances et des amours de la terre, était étendue, le visage couvert d'une pâleur éclatante, sur la verdure éclairée par un rayon de lune ; déjà la rosée la couvrait de perles éphémères et délicates comme son âme évanouie.

Le lendemain, en la trouvant ainsi, on pensa généralement que la jeune fille s'était endormie en cet endroit ; que, faible et malade, elle avait été pénétrée mortellement de la fraîcheur de la nuit, rendue plus funeste encore par le voisinage et les brouillards de l'Odet.

ETIENNE ENAULT.

—000—

LE LIEUTENANT DE L'AMPHITRITE.

ÉPIQUE DE LA GUERRE DES ANTILLES EN 1809.

(Suite.)

Une trentaine de soldats anglais occupaient

la cime du rocher ainsi que les deux cavités fortifiées. Les uns fumaient, d'autres à demi nus se rasaient, faisaient leur toilette ou lavaient leur linge, d'autres buvaient. Ils semblaient tous dans la plus profonde sécurité, et leurs gestes décelaient l'ennui excessif qu'inspiraient l'isolement et un pareil isolement sur un rocher aride, brûlé du soleil, à quelques pas d'une terre ennemie. En effet, jamais les hommes du poste ne descendaient à terre ; leurs provisions leur étaient apportées de loin en loin par les navires, et ils vivaient absolument comme s'ils étaient embarqués.

La journée se passa à étudier les abords du rocher, à surveiller les mouvements de l'ennemi et à former divers plans, d'attaque. Vers quatre heures, le sifflet de maître Guaric retentit parmi les rochers, suivi d'un appel sonore qui hélait les jeunes gens. Ils se levèrent et, presque au même instant, virent apparaître dans le sentier un officier dont le grand sabre, le collet brodé et le chapeau militairement posé sur l'oreille, leur firent reconnaître un aide de camp du général en chef des troupes de terre. C'était un beau jeune homme, à la taille mince et dégagée, au visage pâle orné de fine moustaches brunes ; il salua ses collègues avec une aisance polie. Kerguelen reconnut en lui l'officier qu'il avait rencontré à la batterie de la pointe des nègres.

—Je m'attendais à vous trouver ici, messieurs l'endroit est excellent pour observer le rocher sans être vu, et un point aussi favorable ne pouvait échapper à l'œil exercé de deux officiers de marine.

—Le point est tellement avantageux que nous sommes surpris, je vous l'avoue, qu'on n'ait pas songé à y établir une batterie. Il serait facile d'ici, par un feu bien dirigé, de déloger l'ennemi.

—Sans doute, mais d'abord il faudrait faire un chemin pour transporter nos canons ; car vous ne connaissez pas encore le pays, messieurs ; on n'y a pas toutes ses aises. Mais avant d'aller rendre visite à nos voisins, voyons d'abord ce qu'ils font.

L'officier braqua sa lunette sur le rocher et se mit à rire :

—Les pauvres diables bâillent à se tordre la mâchoire ; ils paraissent trouver la vie qu'ils mènent peu divertissante ; eh bien ! nous leur donnerons de la distraction. Vous avez observé, messieurs, cet obusier qui enfile le sentier conduisant au sommet ; c'est là, ce me semble, le

point délicat de la question.

Les instructions qu'apportait l'officier furent ouvertes, et le plan d'attaque ordonné par l'amiral se trouvant conforme aux idées que l'inspection des localités suggéra aux chefs de l'expédition, ils n'eurent plus à en discuter que les détails.

— J'ai trente grenadiers à l'habitation Saint-Tréumont au Céron, continua l'officier ; si vous le jugez à propos, nous les ferons marcher.

— Nous pourrons en embarquer une partie ; répondit Kerguelen ; mais que signifie le mouvement que j'aperçois au sommet de l'écueil ?

— C'est un signal, répliqua Fontanges ; les voilà qui hissent l'attention ; à qui donc en ont-ils ? . . . Ah ! voici l'interlocuteur ; c'est ce bâtiment au large là-bas, qui sort de la baie : que le ciel me confonde si ce n'est pas cette infernal trois-ponts à qui nous l'avons échappé si belle avant-hier.

— C'est lui-même, continua Kerguelen ; mais il s'éloigne, il va sans doute croiser sous le vent.

Lorsque le soir eut rendu les objets tellement confus qu'un plus long examen devenait inutile, les trois officiers descendirent la pente du worne et retournèrent chacun à son poste. L'aide de camp remonta sur le cheval qui l'attendait et galopa à l'habitation du Céron. Une heure après tandis que Kerguelen et Fontanges faisaient leurs préparatifs, un bruit sourd et mesuré de pas annonça l'approche du peloton de grenadiers. On en embarqua six à bord de chaque canot, et lorsque tout fut prêt, on poussa au large.

La nuit était orageuse et obscure. Une brise fraîche du nord faisait clapoter les vagues toujours houleuses dans le bras de mer resserré entre Sainte-Lucie et le Martinique, où l'Atlantique se précipite avec impétuosité. Dès que les embarcations eurent doublé le cap Diamant, elles aperçurent la masse sombre de l'écueil qui se dressait devant elles et gouvernèrent droit dessus. Mais alors les difficultés devinrent sérieuses : le courant portait avec une telle violence sur le rocher, les lames de fond étaient si larges et bondissaient à une telle hauteur, que les marins eurent beaucoup de peine à se tenir à distance pour éviter d'être lancés et mis en pièces contre les flancs acérés du récif. Ils parvinrent cependant à gagner sous le vent, et trouvèrent à l'abri du rocher, dans l'embranchement du courant qui se divisait, une eau plus tranquille, où les lames déferlaient continuellement.

La sentinelle dormait probablement à l'entrée de la première caverne, car les Français approchèrent sans obstacle, et amarèrent leurs canots à la jetée sans être découverts.

Le fracas continu et assourdissant des vagues ne contribua pas peu à étouffer tout ce qui aurait pu trahir l'approche des Français. D'un autre côté, la confiance dans laquelle vivaient les Anglais, jointe à l'état permanent d'ivresse où ils se maintenaient pour chasser l'ennui, contribua beaucoup sans doute à ce défaut de vigilance. L'impatient Kerguelen sauta en un clin-d'œil sur la cale, s'empara de l'échelle qui conduisait à la cavité située dans la partie inférieure du roc, et y monta le premier.

— Méfiez-vous, lieutenant, dit à demi-voix maître Guaric qui marchait sur ses talons, ils ont une batterie basse joliment montée, et s'ils viennent à s'en servir ! . . .

A peine avait-il prononcé ces mots qu'un éclair jaillit au dessus de leurs têtes et un coup de canon tonna. Aussitôt le tambour battit l'alarme dans la caverne ; la grotte supérieure et la plate-forme lui répondirent ; en un instant, tout fut tumulte et rumeur sur l'écueil. Un fanal fut hissé au mât de pavillon, une fusée sillonna la nuit d'une traînée lumineuse, des torches coururent, jetant leurs clartés rougeâtres sur les angles rugueux du vieux récif, faisant étinceler les baïonnettes, montrant de temps en temps l'habit écarlaté d'un soldat anglais se penchant sur les fissures pour reconnaître la position des assailants.

La batterie de la caverne inférieure continua avec vivacité le feu qu'elle venait d'ouvrir, mais il ne fit aucun mal aux Français dont les canots étaient abrités par la perpendicularité du roc. S'apercevant de l'inutilité de leurs décharges, les Anglais les cessèrent et s'efforcèrent de chasser à coups de fusil les assailants, de l'embarcadère qu'ils occupaient. Mais, pour en venir là, ils étaient obligés de s'exposer eux-mêmes, et chaque fois qu'ils s'avançaient au bord de la cavité pour ajuster, un feu roulant de mousqueterie, parti des embarcations, les repoussait à l'intérieur.

Fontanges avait rejoint Kerguelen aussitôt qu'il avait pu s'approcher de la jetée qui fut en un instant encombrée de marins armés autant qu'elle en pouvait contenir. Ils avaient grand peine à résister aux assauts réitérés des lames qui se brisaient au-dessus d'eux, les inondant de la tête aux pieds et quelques uns même fu-

rent entraînés et obligés de se rattraper aux embarcations.

— Ma foi, mès amis, dit Fontanges en secouant sa chevelure trempée, nous sommes-ici entre l'eau et le feu. Si nous restons plus long-temps, la mer va nous manger l'un après l'autre ; il faut choisir : au feu ! . . .

Kerguelen était déjà à la moitié de l'échelle ; Guaric et Fontanges le suivirent, et commencèrent à grimper, le sabre entre les dents ; ils avaient jeté leurs pistolets, la poudre étant tellement mouillée que ces armes ne pouvaient plus servir. L'aide de camp était resté dans les embarcations, et de là dirigeait avec sang-froid le feu de ses grenadiers contre les Anglais, chaque fois qu'ils se montraient à l'entrée de la caverne, protégeant ainsi ceux qui l'escadaient ; pourtant les oscillations continuelles imprimées par la mer aux canots empêchaient souvent de bien ajuster. Kerguelen, avec l'audace et le pied-asséru d'un marin, avait franchi les deux tiers de l'échelle, il redoublait d'efforts pour atteindre le bord du rocher, lorsqu'il entendit l'aide de camp lui crier d'en bas avec force :

— Retirez-vous, retirez-vous ! vous allez être précipités ! . . .

— Aloins donc, mordieu ! continua l'officier en s'adressant à ses soldats, est-ce que vous ne savez plus viser ? Abattez-moi cet homme !

Le caporal, qui commandait le poste de la caverne, brave Ecossais, doué d'une force herculéenne, avait épuisé inutilement les reproches et les exhortations pour amener ses soldats au bord du rocher, afin de culbuter à coups de baïonnette ceux qui montaient. Deux cadavres étendus à l'ouverture de la grotte et plusieurs blessés attestaient le danger imminent de la position, et les Anglais, retirés au fond, refusèrent de s'exposer à une mort certaine. Désespéré, ne voulant pas survivre à la honte de s'être laissé surprendre, le vaillant Ecossais s'avança résolument sous le feu des embarcations et se pencha pour examiner où en étaient les assaillants. Il y avait quarante piéds à monter, et deux échelles amarrées bout à bout partageaient cette distance. L'inclinaison était presque nulle ; aussi, Kerguelen et ses compagnons n'avançaient que lentement. Les échelles vacillaient, craquaient sous leur poids, la mer se brisait avec fracas audessous d'eux, et les ténèbres, plus profondes autour de ce rocher noir, rendaient leur position plus critique.

Voyant que les assaillants n'étaient encore qu'aux deux tiers du chemin, l'Anglais se mit à couper avec son sabre les cordes qui assujétissaient l'échelle par le haut. Il était ainsi entièrement à découvert, servant de but aux balles des grenadiers, mais par une de ces faveurs providentielles, réservées aux hommes courageux, elles sifflaient autour de lui sans l'atteindre. Déjà une des cordes était tranchée, une seule restait et, ce frêle appui rompu, une simple impulsion suffisait pour précipiter l'échelle avec tous ceux qui la chargeaient.

Kerguelen sentit l'échelle trembler sous lui ; il entendit les coups redoublés que frappait l'Anglais, il n'hésita pas ; il abandonna l'échelle et s'accrochant aux aspérités du roc, continua son ascension le long d'une surface parfois verticale comme celle d'un mur, avec des efforts qui eussent été prodigieux pour tout autre qu'un marin, mais que l'habitude de ces exercices et son sang-froid naturel lui rendaient plus aisés. Il atteignit ainsi tout près du sommet ; les grenadiers, qui, malgré l'obscurité, pouvaient discerner sa marche, le suivaient de l'œil avec un vif intérêt, s'attendant à chaque instant à le voir tomber, et ils cessèrent machinalement leur feu pour ne pas le blesser.

Le caporal anglais profitant de ce répit, acheva de trancher la corde ; puis se couchant sur le sol de la cavité, appuyant ses talons au roc il saisit des deux mains les bouts des montants de l'échelle, se raidit d'un vigoureux effort et la poussa pour la renverser. Fontanges et les huit marins qui montaient à sa suite, ébranlés par cette secousse terrible, faillirent lâcher prise et ne purent s'empêcher de jeter un cri d'horreur en se voyant balancés sur l'abîme. Un second effort les eût précipités sans ressource, mais tout à coup l'échelle retomba lourdement sur le roc et s'affermir de nouveau. L'Anglais n'avait pas aperçu Kerguelen qui grimpait par la gauche en s'accrochant aux fissures, et le lieutenant, sautant d'un bond sur le rebord de la cavité, fendit d'un coup de sabre le crâne de son ennemi.

Le poste fut envahi en un tour de main par les marins qui s'y élancèrent comme à un abordage. Découragés par la perte de leur chef, accablés par le nombre, les assiégés en désordre ne firent qu'une courte résistance, quelques-uns se réfugièrent à l'étage supérieur en retirant les cordes qui aidaient à y monter ; les autres mirent bas les armes.

L'aide de camp ne tarda pas à les rejoindre ses

deux collègues ; il les trouva appuyés sur leurs épées sanglantes, essuyant leurs fronts baignés de sueur et assez incertains sur ce qu'il leur restait à faire. Le jour était loin de paraître encore ; la brume s'étendant par nappes blanchâtres sur les flots, noyait la base du rocher près de laquelle les barques soulevées par les vagues s'agitaient confusément avec les soldats qui les chargeaient, semblables aux nacelles fantastiques qui charient les ombres à travers les lacs infernaux. Sur l'immensité pâle de la nuit, l'énorme écueil découpait ses flancs noirs perpendiculaires ; des quartiers de roche saillaient tout à coup de l'ombre épaisse, pareils aux muscles sinueux de la membrure d'un géant. Des cristallisations innombrables scintillaient à leur surface sous le rayon cuivré des torches. On y voyait ça et là serpenter quelques lianes vigoureuses, quelques lichens touffus. Attirées par les lumières, de grosses chauves-souris vampires venaient frapper d'un coup d'aile rapide la voûte surbaissée de la cavité, et fuyaient avec un aigre sifflement.

Au tumulte du combat avait succédé un silence morne qui permettait d'entendre les plaintes de quelques blessés, et le rugissement de l'Océan grondant autour de cette tour ténébreuse.

— Ceci a vraiment l'air d'une des malebolges de Dante, dit le jeune officier en regardant autour de lui ; il se pencha vers l'un des cadavres gisant sur le sol, la tête fracassée, et ajouta : C'est là de votre besogne, lieutenant ; il était, ma foi, grand temps ! Sans vous, ces messieurs allaient servir de pâture aux requins. A autre chose maintenant, que décidez-vous ?

— Il faut poursuivre notre avantage, répondit avec vivacité Fontanges, montons à l'assaut de la plate-forme avant qu'ils aient le temps de se remettre de notre première attaque.

— Et l'obusier ? reprit Kerguelen, regardez ce casse-cou par où il nous faudra grimper là haut ; on y passe un tout au plus. Nous courons le risque de nous faire écharper sans le moindre résultat.

Une reconnaissance tentée sur le sentier conduisant à la seconde cavité, et de là à la plate-forme, confirma les paroles du lieutenant : c'était une espèce de corniche contournant extérieurement le rocher, et qui surplombait presque partout la mer à une hauteur effrayante ; rien qu'à le regarder on était saisi de vertige.

— Si nous essayions de parlementer ! dit l'ai-

de de camp ; ces pauvres diables s'ennuient sur ce maudit récif, ils seront sûrement bien aises qu'on leur fournisse une honnête occasion pour en sortir.

On peut essayer, répondit Kerguelen ; mais je vous préviens que je ne suis pas fort sur l'anglais.

— Je m'en charge, reprit l'aide de camp ; j'ai servi d'interprète une fois entre l'amiral et Nelson ; ce sera bien le diable si je ne parviens pas à m'entendre avec un caporal.

L'officier attacha un mouchoir blanc à la pointe de son épée, se débarrassa du fourreau et de tout ce qui pouvait le gêner, et se mit hardiment en route. Ses compagnons le perdirent bientôt de vue au tournant du roc. d'abord le jeune militaire ne chemina qu'avec beaucoup de lenteur, la pente étant tellement rapide qu'il avait vingt chances pour une de faire un faux pas ; cependant, malgré les obstacles, il avançait avec l'agilité de la jeunesse, et l'audace qu'entraîne la surexcitation du moment. Cette influence le dominait à tel point que ce même officier avoua plus tard qu'ayant tenté en plein jour de franchir une seconde fois ce sentier, il n'osa jamais recommencer de sang-froid le tour de force périlleux qu'il exécuta cette nuit.

Le jeune homme marchait depuis longtemps, lorsque tout à coup une voix rauque et gutturale partit des flancs du rocher l'arrêta ; une lumière subite éblouit ses yeux et lui fit voir interceptant le sentier, la gueule béante d'un obusier flanqué de quatre soldats rouges, dont les fusils étaient braqués sur lui. L'officier, élevant son mouchoir en guise de drapeau parlementaire, demanda le commandant. Il vit alors paraître au bord du rocher une figure fort peu en harmonie avec la sauvage poésie de l'heure et du lieu. Un petit homme au visage coloré et bouffi, dont l'abdomen, richement développé, dessinait sur les parois du roc une silhouette assez risible, s'avança et demanda brusquement au Français ce qu'il voulait.

— Est-ce que vous avez le projet de rester ici encore longtemps ? demanda l'aide de camp avec un ton de supériorité ; quand vous proposez-vous de déloger ?

— Venez-y reparti l'officier anglais, vous ne trouverez pas aisé de nous y forcer.

— Mais, êtes-vous fou, mon cher de penser à résister ? Ignorez-vous qu'il y a en bas deux cents hommes qui n'attendent que l'ordre de vous fusiller et d'enlever à la baïonnette votre

canon ? Quand votre coup sera tiré, tout sera dit et vous serez tous hachés sur votre pièce.

—Je ne me rendrai jamais, répondit d'une voix morne le gros major, je suis résolu de mourir à mon poste.

Une grimace assez significative passa sur le visage des deux sous-officiers qui écoutaient l'entretien. Le Français s'en aperçut et s'écria aussitôt :

C'est fort beau, sans doute, mais parfaitement inutile. Allez, croyez-moi, ne faites pas le fanfaron ; par une telle nuit vous n'avez aucune chance d'être secourus. Toute retraite vous est fermée en cas de défaite, à moins que les mouettes ne vous prêtent leurs ailes. Je vous offre une capitulation honorable, acceptez-la ; si vous refusez nous livrons assaut sur le champ. Quand vous vous serez tous fait couper le cou et jeter à la mer pour défendre ce mauvais rocher, pensez-vous que votre pays vous en sache beaucoup de gré ?

L'aide de camp débita ce petit discours d'un air si parfaitement sûr de son fait, que l'Anglais en parut impressionné. En voyant l'aisance de ce jeune homme, les pieds au dessus d'une falaise de sept à huit cents pieds, et parlant avec cette assurance vis-à-vis d'une pièce chargée à mitraille, il ne put s'empêcher de penser que si tous ses compagnons étaient doués de la même intrépidité, la prédiction pourrait bien être vraie. Le commandant du poste hésita, réfléchit, se tourna vers ses compagnons, et, lisant sur leurs traits le découragement et un désir de capituler assez prononcé, il se retira en arrière pour consulter avec eux. L'avis fut bientôt unanime, car il ne tarda pas à reparaitre, et d'un visage empreint d'autant de solennité que le permettait le nez bourgeonné qui le décorait, il déclara qu'il consentait à se rendre à discrétion. L'aide de camp en attendant sa décision, s'était établi dans un creux du rocher, et là, aussi à son aise que dans une salle de spectacle, il écouta le major avec une incouïance admirable. La convention, une fois faite, il se leva, salua poliment, puis rejoignit ses compagnons à qui il fit part du succès inespéré de l'expédition.

Les deux marins complimentèrent leur collègue. Pourtant près d'une heure s'écoula sans qu'on entendit parler de la garnison. Les marins, groupés dans la caverne, commençaient à s'impatienter et à parler de tenter l'assaut du rocher. Kerguelen témoigna quelque inquiétude que l'ennemi ne voulut gagner du temps.

—Ne craignez rien, répondit l'aide de camp. Le brave commandant éprouve sans doute quelque difficulté à se mettre en chemin à cause de la surabondance d'embonpoint dont la nature l'a gratifié ; mais je vous garantis qu'il ne se soucie guère que son gros ventre serve de cible à mes grenadiers. Croyez-moi, il ne peut tarder.

En effet, le commandant se montra bientôt comme une divinité d'opéra, descendant perpendiculairement, à grand renfort de cordages et de poulies, assis sur une moitié de barrique qu'il déposa devant ses vainqueurs. Les matelots français ne purent s'empêcher de rire de cette bizarre apparition, mais les officiers accueillirent le pauvre major avec les égards dus aux vaincus, et veillèrent avec les plus grands soins à la translation de sa volumineuse personne dans l'embarcation où étaient déjà installés, désarmés et sous bonne garde, les soldats du premier poste surpris.

—Allons, maître Guaric, s'écria Kerguelen, avez vous tout ce qu'il vous faut ? Montons là haut.

Le maître prit un sac de cuir garni de clous carrés et d'un fort maillet. Tous deux montèrent avec précaution au sommet du rocher, l'œil au guet de crainte de quelque piège ; mais tout était désert et abandonné. En franchissant cette rampe escarpée et périlleuse, le lieutenant secoua la tête :

—Nous jouions là un rude jeu, Guaric ! si ces gaillards-là avaient eu assez de résolution pour défendre une pareille redoute, nous nous serions fait mettre en pièces inutilement ; le poste est imprenable.

—Ma foi, reprit le contre-maître, ce bel officier a sûrement la langue aussi dorée que le collet de son uniforme, pour les avoir enjôlés si proprement. M'est avis pourtant qu'ils sont tous à peu près ivres. Voyez ce baril : vous croyez que c'est de la poudre ; eh bien ! non, c'est du rhum.

—Ne perdons pas de temps, Guaric, dit Kerguelen en s'élançant sur la plate-forme, coupez cette drisse.

La bannière britannique qui flottait au bout du mât de signaux établi sur le sommet de l'écueil, fut abattue : l'étamine fila avec rapidité le long du mât et tomba aux pieds de l'enseigne.

—Ramassez cela avec soin, dit-il ; c'est un petit cadeau qui fera plaisir à l'amiral.

Guaric, le maillet en main, se mit à enfoncer à tour de bras ses clous dans la lumière des pièces en batterie ; il avait fait subir la même opération à celles de la batterie inférieure.

Quand il eut fini, il contempla son ouvrage avec satisfaction.

—Voilà ce qui s'appelle enclouer convenablement une batterie. Si jamais on réussit à faire servir ces canons-là, je consens à être emporté par le premier boulet qu'ils tireront.

Kerguelen, la lunette en main, semblait pensif et s'efforçait de percer du regard l'atmosphère opaque qui l'enveloppait, comme s'il eût cherché quelque objet à travers ses replis blasards.

—Maître Guaric, dit-il n'avez-vous pas entendu un coup de canon éloigné tout à l'heure ?

—Oui, capitaine, reprit le matelot ; c'est sûrement le canon du matin à Fort-Royal. Avec ce brouillard-là, l'invalidé aura pris quelque lanterne pour le soleil.

—J'en doute ; le bruit venait du sud-ouest. Mais que direz-vous de ceci ? Voyez-vous cette clarté rougeâtre en l'air.

—Une étoile, capitaine, pas autre chose, une étoile attardée qui se couche.

—Tenez, la voilà qui bouge, . . . elle descend !

—Oui, comme un fanal qui coule le long d'une drisse ? Il y a là, dans ce brouillard un navire qui n'est pas loin. M'est avis qu'il ne fera pas bon ici dans une heure. Tenez, tenez, capitaine ! voici le soleil qui se lève ; distinguez-vous maintenant son grément fin comme une toile d'araignée ; voilà sa flamme, c'est un bâtiment de guerre !

Un rayon de soleil frisant obliquement la crête des mornes dissipa en un moment les ténèbres. La masse du brouillard demeura toujours immobile et compacte à la surface de la mer ; mais, à une certaine hauteur, les couches supérieures de l'air, moins denses, permettaient de discerner la silhouette grisâtre de la mâture d'un grand navire dont la base disparaissait dans la vapeur ; à la première clarté du jour, les voiles se dorèrent soudain et resplendirent à travers la brume comme un reflet lumineux au fond d'une opale. En ce moment Fontanges rejoignit son ami, et le navire éloigné fut l'objet d'un sérieux examen. Il approchait sensiblement ; son fanal fut de nouveau hissé à la tête du mât de misaine ; c'était évidemment un signal qu'il faisait au rocher.

Comme le poste désarmé n'était plus tenable

contre une attaque en règle, et que, d'ailleurs, le but de l'entreprise était complètement atteint, il fut résolu unanimement de se rembarquer pour regagner le Fort-Royal. Il était vraisemblable que la fusée d'alarme, partie du haut du rocher ainsi que le bruit du combat, avaient été reconnus par les croiseurs anglais placés plus près qu'on ne le supposait, et qu'ils arrivaient pour secourir leur poste s'il en était temps encore.

Aux ordres pressés, impérieux des officiers, le rocher fut promptement évacué. Deux autres canots qui servaient à la garnison anglaise furent mis à flot et chargés des prisonniers. Kerguelen se détacha le dernier du flanc de l'écueil désormais désert et rendu aux oiseaux marins qui en faisaient leur demeure. Il recommanda aux équipages le silence le plus complet et la plus grande activité dans leurs mouvements. Il fallait profiter des derniers moments durant lesquels le brouillard pourrait servir à cacher leur marche, au moins jusqu'à ce qu'ils eussent gagné l'abri de la côte.

Cette couche épaisse de brume, produite, à l'époque des vents froids par la transpiration de la terre et des eaux, est ordinairement de peu de durée. Déjà les rayons victorieux du jour se frayaient des routes lumineuses à travers les vapeurs, dont les masses fendues, déchirées, éparpillées, s'affaissaient par bandes sur l'Océan, tourbillonnaient en flocons fumeux, s'échappaient de toutes parts comme des bataillons en déroute. Des trouées d'un azur éclatant apparaissaient par intervalles au dessus de la tête des navigateurs ; mais sur l'eau, autour d'eux, tout était encore ténébreux et confus.

Kerguelen commençait à espérer qu'ils réussiraient à doubler la pointe du Diamant sans être aperçus du vaisseau ennemi dont le profil sombre se dessinait par moment au large dans les éclaircies du brouillard. Mais l'attente du lieutenant fut trompée ; l'activité dont les Anglais ont donné tant de preuves dans leurs guerres maritimes, ne leur fit point faute en cette occasion. A peine Kerguelen eut-il tourné l'extrémité du promontoire que le premier objet qui s'offrit à ses yeux, fut une péniche anglaise qui l'attendait derrière la pointe. Dès qu'elle eut reconnu les Français, elle les salua d'un coup de caronade à mitraille ; mais cette décharge soudaine ne produisit aucun mal, ayant passé au dessus du canot de Kerguelen qui était le plus proche.

—Avant, tribord ! cria Kerguelen, souquez,

enfants !

Deux ôlans énergiques portèrent l'embarcation française par le travers des Anglais qu'elle accabla d'un feu meurtrier admirablement dirigé,

—A l'abordage ! commanda le lieutenant, en voyant la confusion qui s'était mise dans le canot anglais, elle est à nous !...

—Capitaine, lui dit à demi-voix Guaric nous sommes pris entre deux feux, voilà une autre péniche qui sort du brouillard.

La nouvel ennemi qui s'avancait rapidement vers le lieu du combat, était un grand cutter armé de quatre caronades ; sur l'avant, entre les artilleurs dont la mèche étincelait, prête à faire feu, un officier se tenait debout. Dédaignant d'écraser le faible adversaire qu'il avait en face, il cria d'une voix impérieuse :

—Abattez votre pavillon ou je vous coule.

—Du diable ! répondit le lieutenant en grinçant des dents, ce sera donc de compagnie. Rechargez vos armes, mes amis, et nagez droit dessus.

En ce moment Fontanges traversa la baie, forçant d'avirons et gagnant sensiblement sur l'embarcation qui s'était attachée à sa poursuite et avec laquelle il échangeait un feu très vif. Plus loin, le troisième canot chargé de prisonniers était repris par les Anglais.

Le cutter fondit sur le canot français comme un oiseau de proie ; il avait manœuvré de façon à le prendre en travers et à le couper en deux avec son avant, sans faire feu, de crainte d'atteindre la péniche anglaise, qui se trouvait placée derrière. Mais cette attaque avorta ; Guaric, qui la prévoyait, l'évita par un adroit coup de barre, et lofant tout à coup éloigna le cutter dans toute sa longueur.

—Feu ! cria Kerguelen, et une décharge générale à brûle pourpoint joncha le pont du cutter de morts et de blessés. Les Anglais ripostèrent avec énergie, et, durant quelques instants, les hurlements des combattants, les plaintes des mourants, les détonnations vivement répétées de la fusillade donnèrent à la lutte le caractère d'horreur qui s'attache à toutes les œuvres de destruction.

Kerguelen, après avoir longé le bâtiment anglais avec la rapidité et les ravages de la foudre, s'élança au large de ses avirons. Fontanges, le voyant reparaitre à sa suite, le salua d'un vaillant hurra en agitant sa casquette ; mais cette joie prématurée fut bien vite glacée : le cutter

voyant sa proie lui échapper, vira promptement de bord et fit feu d'une de ses deux caronades de l'avant ; le coup, trop bien ajusté, ricocha sur une lame et frappa le canot français en plein bois. La frêle embarcation pirouetta sur elle-même, comme un homme frappé au cœur, plongea et disparut sous les flots avec tous ceux qu'elle contenait.

Quand le lieutenant Kerguelen reprit ses sens, il fut longtemps avant de se rendre compte de sa situation. Subitement englouti sous les flots, il se trouvait couché sur une surface unie et solide. Au dessus de lui fuyait dans un azur brillant, l'échafaudage immense de la mâture d'un vaisseau, et quand ses yeux s'ouvrirent tout à fait, le premier objet qui les frappa fut le pavillon de saint Georges se déroulant majestueusement en replis bariolés au dessus de sa tête. Le jeune lieutenant se sentit si faible qu'il ne put se lever, mais il frissonna convulsivement en reconnaissant qu'il était couché sur le pont d'un navire ennemi ; un officier se pencha alors vers lui et lui tâta le pouls.

—Où suis-je ? demanda Kerguelen d'une voix éteinte.

Sur le *Caledonia*, répondit froidement l'aide-chirurgien en mauvais français, vous êtes prisonnier de guerre.

Fontanges, témoin désespéré de la perte de son ami, n'avait pu tenter de lui porter un secours d'ailleurs impuissant, ayant lui-même à sauver le canot qu'il commandait. Cependant il avait vu le cutter s'approcher de l'endroit où l'embarcation avait coulé et y recueillir quelques victimes se débattant encore au milieu des flots. Il avait vu Guaric revenir sur l'eau, soutenant d'un bras Kerguelen évanoui et nageant vigoureusement vers le bâtiment anglais sur lequel tous deux furent promptement transportés. Rassuré au moins sur la vie de son ami, le jeune enseigne avait forcé d'avirons, et grâce à la vitesse de son canot, s'était trouvé bientôt hors de portée des décharges répétées de ceux qui le poursuivaient. Il arriva trempé, noir de poudre, pâle de douleur, à bord de l'*Amphitrite* où il informa brièvement son commandant du succès de l'attaque du Diamant et de la perte du canot-major. En apprenant la conduite intrépide de Kerguelen et le triste dénouement de l'entreprise, le capitaine Trobriant fut vivement affecté : il pensa un instant que sa sévérité avait peut-être porté le jeune officier à s'exposer témérairement mais les péripéties nombreuses du siège, les

événements plus graves où sa propre responsabilité se trouva bientôt exposée, ne tardèrent pas à distraire l'esprit du marin d'un chagrin auquel se joignirent d'autres souffrances plus vives et plus personnelles.

Ce serait une tâche longue et douloureuse que de retracer en détail les épisodes de cette guerre funeste qui finit par la prise de possession de la plus florissante et de la plus forte des Antilles françaises, par les troupes du général Bécwite; tous ceux qui ont suivi avec intérêt les phases variées de l'existence de ces colonies, dont la conservation, justement appréciée, coûta jadis tant de sang à la France qui les immole si facilement aujourd'hui; tous ceux qui ne croient pas, comme les centraliseurs du coin du feu, que la patrie n'existe plus au delà du clocher de leur commune, et que les couleurs françaises déteignent aux rayons du soleil des tropiques, tous ceux-là, disons-nous, savent par quelle fatalité persévérante la Martinique qui avait si glorieusement résisté sous Rochambeau, succomba un mois environ après les événements que nous venons de raconter.

Un débarquement de forces considérables, effectué dans la baie du Robet, au vent de l'île, introduisit l'ennemi dans le cœur de la colonie et le mit à même d'attaquer à revers les positions qui défendent le Fort-Royal. Deux combats eurent lieu, l'un à la rivière Lézard, l'autre au morne Surirey. L'immense supériorité des forces Anglaises ne permit de retirer aucun fruit de ces luttes partielles. En même temps la flotte de lord Cochrane, pénétrant dans la rade, s'empara de l'Îlet-à-Ramiers, s'embossait devant le Fort-de-France et le canonnait d'un feu si vif que les troupes furent obligées de l'abandonner pour se retirer au fort Desaix; la situation de cette citadelle sur une morne élevée, dominant la ville et la rade, devait contribuer à prolonger la défense.

Là finit la carrière de l'*Amphitrite* bloquée dans la baie par l'escadre anglaise, cette belle fregate ne pouvait sortir et se trouvait ainsi hors d'état d'être utile; l'amiral l'avait fait retirer dans le port du carénage, de crainte qu'elle ne fut enlevée en rade par les péniches anglaises. Lorsqu'on fut contraint d'évacuer le fort d'en bas, l'*Amphitrite* devait nécessairement tomber aux mains de l'ennemi, et l'amiral Villaret ne voulant pas leur faire un aussi beau présent, prit le parti désespéré d'ordonner qu'on brûlât la fregate. Le capitaine Trobriand s'efforça vainement d'obtenir de l'amiral la permission de ten-

ter de sauver son navire en s'échappant la nuit, se fesant fort, disait-il, de passer à travers toute l'escadre anglaise. L'amiral fut sourd à ses supplications, et le brave commandant fut réduit à contempler, les bras croisés, l'incendie de son bâtiment.

Cé fut par une mélancolique soirée que le commandant, accompagné de son premier lieutenant Fontanges et du reste de son état major, monta péniblement la rampe escarpée qui conduit au fort Desaix, à la suite des effêts et des caissons d'artillerie qu'on transportait d'un fort à l'autre. Derrière les officiers marchaient tristement, baissant leurs fronts hâlés, les marins de l'*Amphitrite*, réduits désormais, comme leur capitaine, à faire le service de terre. Arrivés à mi-côté du morne, à l'endroit où la route fait un coude, sous ce grand acacia qui ombre aujourd'hui le repos des promeneuses au morne Bourbon, le capitaine Trobriand s'arrêta pour jeter un dernier regard sur sa glorieuse *Amphitrite*.

Elle était là, immobile sur l'onde aplanie du bassin, majestueuse ainsi qu'un cygne endormi, calme et sereine comme si sa dernière heure n'allait pas sonner. Elle découpait sa coque svelte et fière sur les dalles noires des bastions du fort de Louis XIV, et ses agrès déliés sur les teintes orangées du ciel. Les pointes de ses mâts aériens reluisaient aux feux du couchant, tels que les minarets d'or d'une cité fantastique, ses voiles en bannière pendaient comme des drapeaux triomphants; tout, dans ce sublime effort du génie de l'homme, une belle fregate! retraçait la force unie à l'elegance, la majesté se mariant à la grâce. Et pourtant l'homme lui-même allait détruire son chef-d'œuvre! Des clartés sinistres couraient autour des flancs noirs du navire. Des brandons s'attachaient aux racines des mâts, La flamme jaillit en vingt endroits, rampe, glisse, darde ses flèches rouges, saisit les haubans goudronnés, grimpe aux vergues, enlace la mâture. L'intérieur n'est bientôt plus qu'une fournaise, et chaque sabord vomit des flammes comme un cratère. Surprise et dévorée dans ses entrailles, l'*Amphitrite* craque, se tord sous l'enfer qui la ronge, exhale de sours gémissements de sa cale embrasée; elle râle d'angoisse, puis comme si, lassée de se plaindre en vain, la colère succédait à la douleur, tout à coup elle s'irrite, tonne par tous ses canons et foudroie la ville ingrate qui la sacrifie!

— Grand Dieu! s'cria le capitaine Trobriand, les malheureux ont oublié de décharger les pié-

ces avant de mettre le feu au navire !

Fontanges, dont les regards pétillaient d'une sombre rancune, ne répondit rien ; mais il était facile de deviner la colère et le regret qui l'animaient. Cependant cette négligence, qui aurait pu être fatale à la ville, n'eut pas de suites dangereuses ; les boulets passèrent tous au-dessus des maisons pour aller s'enterrer dans le morne qui les domine. L'*Amphitrite* fut bientôt une vaste pyramide de flammes, et ce bûcher, où s'engloutissaient tant de souvenirs glorieux et d'affections héroïques jeta toute la nuit sa lueur sinistre sur la mer empourprée, éclairant de ses reflets jusqu'à l'escadre anglaise embusquée aux Trois-Ilets, guettant l'instant de s'emparer de la citadelle. Les débris carbonnés de l'*Amphitrite* s'engouffrèrent lentement dans le bassin, laissant son mouillage vide et morne. Aujourd'hui encore les bâtiments marchands qui cherchent, durant l'hivernage, un refuge en ce lieu contre la surprise des ouragans, évitent de mouiller à la place où coula l'*Amphitrite*, de crainte de heurter leur quille à quelque un des ossements ; et le nègre canotier s'efforce, en passant, de faire distinguer aux arrivants dans la colonie, le cadavre informe et noirci de la frégate gisant au fond des eaux transparentes du carénage.

Semblable au dernier roi maure Boabdil, quand il s'arrêta pour dire un dernier adieu à sa Grenade chérie. M. de Trobriand versa une larme ; mais chez lui, du moins, l'honneur était sauf. Quand il vit la flamme monter en tournoyant, il détourna la tête et reprit sa route pénible, le cœur opprimé d'un vague pressentiment. Lorsque la brise apporta jusqu'au groupe attristé des marins, la fumée de l'incendie de leur propre bâtiment, de sourds murmures s'élevèrent parmi eux, d'énergiques malédictions, des menaces de vengeance éclatèrent contre les Anglais.

— Pauvre Kerguelen, mon brave camarade ! s'écria Fontanges, que dirais-tu si tu étais témoin d'un tel spectacle ? Mais qui sait si ta misère ne dépasse pas encore la nôtre !

— En tout ce cas, ne le plaignez point de n'être pas ici, monsieur Fontanges, dit le capitaine Trobriand ; mieux vaudrait être mort que de voir de pareilles choses !

Ce vœu secret de ne pas survivre au navire qu'il avait noblement commandé, ne fut que trop tôt accompli. Maître du Fort-de-France,

les Anglais s'y établirent, et s'en servirent aussitôt pour assiéger et battre en brèche le fort d'en haut. Celui-ci, qui n'avait pas été construit dans la prévision d'une semblable attaque, n'était point protégé de ce côté. Les casernes servant d'abri aux troupes se montraient à découvert dans cette direction, et elles étaient prises d'écharpe par les bombes de l'ennemi.

(A continuer.)

CHRONIQUE MUSICALE.

SPOHR A PARIS.

Le célèbre Spohr, l'un des plus grands compositeurs vivants dont l'Allemagne s'enorgueillisse, vient de passer deux semaines à Paris. L'ardent désir que l'illustre musicien avait de visiter cette capitale du monde artiste avait jusqu'alors rencontré, dans la volonté du prince allemand dont Spohr dirige la chapelle, d'insurmontables obstacles ; enfin le prince s'est attendri, et l'auteur de *Jessonda* et de la symphonie sur la *Naissance de la Musique* a vu s'accomplir le vœu le plus cher à son cœur.

Le trop court séjour de Spohr à Paris a été marqué par une de ces manifestations à la fois nobles et touchantes, comme les grands souverains et les grands artistes, qui sont aussi de grands souverains, savent les faire lorsqu'ils veulent honorer le génie en lui accordant la seule hospitalité qui soit digne de lui : un empressement plein de réserve pour l'artiste, un chaleureux enthousiasme pour ses œuvres.

Au milieu de la joie qui remplissait le cœur de Spohr lorsqu'il est arrivé à Paris, une pensée de regrets et de tristesse avait trouvé moyen de pénétrer. C'était la première fois, et peut-être la dernière que le grand artiste visitait cet ardent foyer d'intelligence et d'art, et la volonté de son souverain avait été fléchie à l'époque de l'année où la société des concerts se repose de ses grands et pénibles travaux.

Il ne pourrait pas, lui l'admirateur passionné du génie de Beethoven, entendre les œuvres de son idole, interprétées par l'admirable orchestre qui remplit le monde de sa juste renommée. Il faut n'avoir pas un cœur d'artiste pour ne pas comprendre la douleur de Spohr.

Mais il avait compté sans son hôte ; car cet hôte sait comment se doivent remplir, entre ar-

tistes du premier ordre, les devoirs de l'hospitalité.

Pour rendre à Spohr un hommage digne des artistes français autant que de celui à qui il était adressé, M. Habenez a réuni, dimanche dernier, l'orchestre complet de la Société des Concerts dans la salle du Conservatoire, à dix heures du matin; chacun était à son poste: les musiciens à leurs pupitres, M. Habeneck sur le devant du théâtre, l'archet en main; et Spohr au milieu du parterre, entouré d'un groupe d'admirateurs empressés à lui rendre hommage.

Au signal de son chef, l'orchestre, sans pareil a exécuté, avec son génie ordinaire, la *Symphonie Pastorale* de Beethoven et la *symphonie la Naissance de la Musique* de Spohr.

Il faut renoncer à décrire la profonde émotion qui s'était emparée de Spohr à cette noble et touchante manifestation et les applaudissements convulsifs que lui arrachaient à chaque minute les merveilles de l'exécution, tour à tour puis-

sante, chaleureuse, élégante, tendre ou passionnée de l'orchestre de la société des Concerts.

Pour mettre le scau à cette hospitalité souveraine, le comité de la société a remercié Spohr, dans une lettre pleine de noblesse et de cordialité, de l'honneur qu'il lui avait fait en venant la visiter, et lui a décerné, comme marque du souvenir qu'elle garderait de cette visite, la médaille de sa fondation.

En France et l'Allemagne sauront apprécier à leur juste valeur ces faits plus éloquens que les paroles les plus éloquents.

Si toutes nos institutions musicales étaient mues par ce haut sentiment de l'art et des convenances qu'il impose à ses disciples; si partout l'amour du beau était la première pensée, l'amour de l'argent la dernière, on verrait plus souvent, ailleurs qu'à la Société des Concerts, des choses grandes et nobles comme celles qui viennent d'être racontées.

A. A.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LE MENESTREL paraît tous les Jedis. Il se compose de vingt pages, grand octavo, dont seize sont exclusivement consacrées à la partie Littéraire, et les quatre dernières à la Musique. L'année sera divisée en trois volumes, dont deux de Littérature, de 416 pages, chaque, et un de Musique, de 208 pages.

Les conditions sont, outre les frais de poste, de TROIS PIASTRES par année, payable par semestre et d'avance. Cette dernière condition est de rigueur. On ne peut s'inscrire pour moins d'une année.

Toutes communications doivent être adressées, franchises de port, à PLAMONDON et CIE., Rédacteurs-Propriétaires, Bureau, à l'encoignure des Rues du Parloir et des Jardins, vis-à-vis la Chapelle des Dames Ursulines, Haute-Ville.

Les Messieurs suivants qui ont bien voulu se charger de l'Agence du Ménestrel, sont autorisés à recevoir les noms des souscripteurs, à percevoir le montant de l'abonnement, et à en donner des reçus en conséquence.

M. M.	G. N. Gosselin,	Au Bureau de l'Aurore, Montréal.
	J. B. Saint-Denis,	Saint-Hyacinthe.
	Louis Berlinguet,	Boucherville.
	H. Garneau,	Rivière du Loup (en haut).
	Antoine Bureau,	Trois-Rivières.
	Louis Balté,	Deschambault.
	Wolfred Launière,	Saint-Michel.
	George Tanguay,	Saint-Gervais.
	George Couillard, E. D.	Saint-Thomas.
	T. Chapais, N. P.	Rivière-Ouelle.
	Horace Pinet, N. P.	Kamouraska.
	Cléophe Cimon, N. P.	Malbaie.
	Arthur Chamberland, N. P.	Rivière du Loup (en bas).
	J. B. Beaulieu, N. P.	Kakouna.

PLAMONDON et CIE., Rédacteurs-Propriétaires.

Imprimé par STANISLAS DRAPEAU, Bureau du Ménestrel.